

« ... Quelques énormes tombes... bossuent la rizière :

« Elles datent du 14 septembre de l'an dernier... Ce matin-là on vit soudain une énorme troupe de 5 à 6.000 individus qui marchaient en rangs serrés sur Vinh.

- Ils étaient armés?

- Ma foi, je n'en sais trop rien. Ils venaient soi-disant porter à la Résidence leurs doléances contre les impôts qu'ils jugent excessifs. C'est toujours comme ça que commencent les révoltes. On leur ordonna de s'arrêter. Ils n'écoutèrent pas, franchirent tous les barrages. Il fallut envoyer des avions avec des bombes. Il tomba 100 à 120 bonshommes.

Les autres s'enfuirent comme des lapins... Par malheur, le soir, des habitants de villages restés loyaux vinrent pour enterrer les morts. On crut à une nouvelle manifestation, on renvoya les avions : résultat encore une quinzaine de morts... Une fâcheuse erreur qui a fait assez mauvais effet.

A ce moment, j'entends de loin une étrange rumeur pareille au froissement du feuillage sur le vent. Peu à peu elle s'enfle, se précise en long gémissement. Notre voiture stoppe soudain dans un carrefour, en face d'un vaste hangar. Ce que je vois alors, jamais je ne pourrai l'oublier.

Dans un immense enclos, entouré de barrières de bois, 3 à 4.000 créatures humaines, vêtues de loques brunes, sont si entassées et pressées qu'elles ne forment plus qu'une seule masse, agitée de remous, hérissée de bras de sarment, noueux et desséchés qui tendent des corbeilles de jonc. Dans chaque être toutes les tares, toutes les déchéances : faces bouffies ou décharnées, dents absentes, prunelles éteintes ou chassieuses, plaies ulcérées. Sont-ce des hommes, des femmes, ont-ils vingt ans, soixante ans? on ne sait. Plus d'âge, plus de sexe, rien qu'une mortelle misère qui par des milliers de bouches noires pousse d'horribles cris d'animaux.

De solides agents bien nourris, en uniformes blancs, dirigent et disciplinent à coups de badines cette foule couleur de terre. La femme de l'un d'eux, venue pour voir passer le ministre, nonchalamment assise sur une chaise avec des airs de reine, regarde paisiblement l'affreux spectacle en attendant l'autre.

Elle paraît surprise de mon émotion!

- Il ne faut pas se frapper comme ça, me dit-elle, cela arrive souvent ici.

... Des femmes du pays, celles sans doute des agents indigènes, versent avec une mesure de bois environ un kilo de riz dans chaque corbeille; des enfants nus qu'on pourchasse se précipitent, pour ramasser avec leurs ongles dans la boue des grains de riz tombés. Une fois servies, les créatures s'enfuient, comme des bêtes qui regagnent leur tanière pressant leur panier sur leur ventre. Mais il en arrive toujours de nouvelles, toujours, toujours... »

Andrée Viollis, 1930.